

Vendredi 13 octobre 2017

Guerre et paix, moteurs du théâtre colombien

A Lausanne, deux spectacles scrutent les fantômes de la guérilla colombienne. A voir à Vidy et au Théâtre Kléber-Méleau dirigé par le Colombien Omar Porras, avant le Festival Sens Interdits à Lyon.

«Je n'ai pas été pris à l'école de théâtre publique de Bogotá. Ce qui a créé en moi une grande frustration. Car j'étais convaincu que la voie de l'art et de la scène donnait la possibilité d'exprimer l'inexprimable. Le pays était déjà en guerre. Le théâtre était un moyen de revendication.» Pendant que sa version de *Roméo et Juliette* avec des comédiens japonais se joue dans la grande salle archi-pleine du Théâtre Kléber-Méleau (TKM), qu'il dirige à Lausanne, Omar Porras nous reçoit dans une petite salle de travail récemment créée à l'étage. On évoque «¿Que tal Bogotá? Comment ça va Bogota?», focus sur la Colombie qui démarre ce vendredi 13 par une expo, «La Vuelta», avant deux spectacles à découvrir du 18 au 21 octobre, qui seront aussi à l'affiche du Festival Sens Interdits, à Lyon (lire ci-dessous).

Dans son poncho de laine venu tout droit de la Colombie, qu'il quittait il y a plus de trente ans pour Paris, avant la Suisse, il revient volontiers sur l'actualité de son pays, où il a entrepris plusieurs voyages aux côtés d'artistes d'ici, feu René Gonzalez hier, Fabrice Melquiot aujourd'hui.

Arrivé à la tête du théâtre lausannois en 2015, qu'il rebaptise TKM, il propose alors un projet de théâtre latino-américain commun au directeur de Vidy, Vincent Baudriller, pour renouer le dialogue autour de la création avec la grosse institution théâtrale voisine. La Colombie sera naturellement à l'honneur pour

ce premier coup d'envoi, d'autant que le pays est célébré tout spécialement en France au long de l'année France-Colombie 2017, et pas uniquement sur le plan artistique.

***La Despedida* du Mapa Teatro**

A 20 ans, le jeune Omar Porras fréquentait peu les salles de spectacle en Colombie. «A l'époque, il était inimaginable de se rendre au théâtre pour un fils de paysans - victimes de la guerre.» Une guerre démarrée il y a plus de cinquante ans, qui semble se résorber aujourd'hui avec les accords de paix, dont il «reste curieux du développement, la guérilla ayant déjà rendu les armes à trois reprises. La paix ne peut être effective tant que nos dirigeants ne lâcheront pas aussi les armes.» Aussi le comédien et metteur en scène compte-t-il sur les doigts de la main les représentations auxquelles il a assisté dans sa jeunesse. «Il y avait le théâtre qu'on nommait révolutionnaire et communiste. Les grands maîtres avaient fait leur études à l'Est, à Prague ou ailleurs. Santiago García, directeur de La Candelaria, symbole du théâtre latino-américain social, était impliqué dans les luttes d'alors. Enrique Buenaventura incarnait le théâtre expérimental avec le TEC, Teatro experimental de Cali. Il y avait aussi un théâtre plus proche du théâtre commercial, où l'on jouait par exemple du Arthur Miller», raconte Porras, qui cite encore le Teatro libre, né en Argentine, inspiré du Théâtre libre européen, à tendance maoïste.

«Je rentrais de Bogotá et j'avais vu un montage du triptyque du Mapa Teatro, dont *La Despedida* (L'adieu) est le dernier tableau.» Dans la mégalopole colombienne, qui compte

plus de 10 millions d'habitants, les théâtres sont légion. Deux compagnies, le Mapa Teatro et le Teatro Petra, sont les élues du focus colombien, qui inclut aussi débats, fêtes, etc. Le Mapa Teatro et le Teatro Petra sont «deux compagnies impliquées dans un discours social, qui possèdent une maturité, et sont les représentants d'un vrai travail de recherche, estime Omar Porras. Le Teatro Petra a créé tout un phénomène à Bogotá avec l'une de ses précédentes pièces. C'était la première fois qu'un spectacle jouait aussi longtemps au Teatro Colón, l'opéra de la ville.»

***Labio de Liebre* et le Teatro Petra**

Lorsqu'Omar Porras voit *Labio de Liebre* («Bec de lièvre») de Fabio Rubiano (Teatro Petra), à Lima, pendant l'été 2016, la pièce suscite son intérêt. «Le public péruvien réagissait de manière étonnante face à la cruauté de la guerre et la poésie sarcastique qui se dégage de la pièce. Je me suis décidé à la programmer au TKM.» Fabio Rubiano y évoque le phénomène du paramilitarisme, parvenant à «mettre l'accent sur la dérision nécessaire.

L'histoire, il ne faut pas la reproduire sur le plateau, il faut lui ajouter de l'humour», dit-il.

La pièce évoque le sort d'un criminel accusé de trois cents crimes, alors qu'il n'en a commis que deux cents... Il purge sa peine dans un pays où il neige - pas en Colombie, sourit Omar Porras. Les fantômes viennent lui demander des comptes, la réflexion restant ouverte sur le pardon et la vengeance. «Les mouvements de droite se refusent à pardonner. C'est en gros ce que raconte la pièce», conclut Omar Porras.

Les Colombo-Suisses Heidi et Rolf Abderhalden, qui ont créé le Mapa Teatro avec leur sœur Elizabeth, Omar Porras les connaissait également, les ayant croisés à Paris, à son arrivée sur le Vieux continent, à l'école Jacques Lecoq. «Par rapport au théâtre colombien, ils amènent un point de vue singulier, inspiré de l'Europe. Rolf a travaillé dans les arts plastiques. Il a monté notamment des textes de Beckett, Shakespeare, une adaptation de Julio Cortázar. C'est un théâtre qui résonne en Colombie.»

Omar Porras a aussi convié William Ospina, écrivain, poète, essayiste engagé, avec qui il avait monté Bolívar (débat sur l'art et la paix le 21, 15h30). Son roman *Ursúa* (2005), best-seller en Amérique Latine, avait été salué par son compatriote et ami Gabriel García Márquez.



«La Despedida» convoque les fantômes de la révolution, Lénine, Karl Marx, Che Guevara, et les autres. Santiago Sepulveda

«Imaginer une vie sans ennemi»

Après avoir visité un camp de la guérilla transformé en lieu de mémoire, Rolf et Heidi Abderhalden (photo DR) du Mapa Teatro racontent la genèse de *La Despedida* (L'adieu) qui clôt leur *Anatomie de la violence en Colombie*.



«A Bogotá, nous étions scolarisés dans une école privée suisse destinée à une élite dont nous ne faisons pas partie, racontent Heidi et son frère Rolf Abderhalden à la terrasse de Vidy. Cette institution a formé beaucoup de politiciens, dont Simón Trinidad, l'un des principaux leaders des FARC. Lors de sa défense, ce banquier, de gauche, arrêté en 2004 et extradé aux Etats-Unis, qui avait décidé d'entrer dans la guérilla, a raconté comment sa formation a forgé en lui des valeurs social-démocratiques. C'est un grand paradoxe. Lui a choisi la lutte armée, nous, l'art.»

Fête et d'adieu à la lutte armée

Arrivés en début de semaine au Théâtre de Vidy, à Lausanne, ils y créeront *La Despedida* dès mercredi prochain, avant de gagner Lyon et le Festival Sens Interdits, puis le Festival d'Automne à Paris. Nés d'une mère colombienne et d'un père suisse, les deux artistes ont grandi en Colombie avant de poursuivre leurs études en Europe, à Paris, Rome ou Londres. En 1985, ils fondent leur compagnie Mapa Teatro à Paris avec leur sœur

Elizabeth, conceptrice des costumes de *La Despedida*, puis regagnent Bogotá deux ans plus tard.

«Plus qu'une question de territoire, notre double nationalité nous a donné un spectre de valeurs très large. Nous avons hérité d'un capital moral, d'une éthique de la démocratie. Nos professeurs étaient des jeunes, issus de Mai 1968, appartenant à des mouvements gauchistes ou anarchistes.» Le sentiment de révolte face à l'injustice qui anime le duo d'artistes est propre à leur génération, une génération qui adhère à la cause sociale. Le cycle *Anatomie de la violence en Colombie*, qu'ils ont entamé il y a sept ans, et dont *La Despedida* clôt le chapitre, sous forme de fête et d'adieu à la lutte armée, en témoigne.

«La guérilla, les paramilitaires, autour desquels nous avons créé *Los Santos Inocentes* (*Les Saints innocents*), et le narcotrafic, que nous abordons dans *Discurso de un hombre decente* (*Discours d'un Homme décent*) après avoir visité la maison de Pablo Escobar, sont les trois principaux acteurs de cette violence. Mais des rapports se tissent continuellement entre les trois», poursuivent-ils. *La Despedida* n'est pourtant pas tout à fait une célébration. «La pièce cerne le terme d'un projet politique révolutionnaire né en Amérique latine, dans les années 1960, dont Le Che a été l'un des protagonistes majeurs, et que l'Europe a contribué à construire. Le processus de paix engagé à Cuba marque la fin d'une utopie, d'un rêve.»

Tradition théâtrale très jeune

Cet esprit de révolte, Rolf et Heidi l'ont traduit dans leur travail en menant systématiquement des recherches sur le terrain. *La Despedida* ne déroge pas à la règle, même si le processus est assez inattendu. «Nous sommes allés visiter un ancien camp de la guérilla devenu une base militaire, dès lors qu'on pouvait s'y rendre légalement. Ce camp se trouve dans un lieu géographiquement inaccessible, protégé par la nature. On y accède en petit avion, puis en camion. Le dialogue s'instaure avec les

fantômes présents. Avant même le traité de paix, les militaires ont récupéré ce territoire et chassé les guérilleros après les avoir bombardés. Ils réalisent un exercice de mémoire pour construire une histoire, à travers le théâtre.»

Pourquoi le Mapa Teatro a-t-il entamé une telle démarche? Rolf raconte: «Heidi a lu dans le journal qu'un ancien camp de la guérilla des FARC devenait un musée de la mémoire. Des soldats y représentaient des guérilleros et des scènes emblématiques du conflit armé colombien. Ça nous a pris six mois pour obtenir l'autorisation d'aller interviewer des militaires sur place.»

La tradition théâtrale est très jeune en Colombie. Elle a toujours été liée à l'université et à la gauche, et a servi de moyen de propagande dans les années 1960. Pour les militaires, il y avait un paradoxe à utiliser la représentation théâtrale comme une stratégie, un moyen de transmission. Qu'une compagnie de théâtre leur demande d'assister à leur représentation, c'est déjà en soi une situation très théâtrale, analyse Heidi.

Comment vivre la paix aujourd'hui?

Concrètement, que raconte *La Despedida*? «Le spectacle se déroule entre la lecture de la lettre adressée au général pour lui demander de pouvoir nous rendre sur place, et le moment où l'on se retrouve au milieu du camp en train de parler avec les soldats, de les filmer, de les voir s'habiller en guérilleros.» Du théâtre dans le théâtre? «Oui. On ne tente pas de reproduire le réel: *La Despedida* est une fantasmagorie, qui éveille aussi en nous des souvenirs du passé, lorsque nous étions enfants. On se situe à la fin d'une révolution dont il ne reste que des vestiges. On brise un tabou en évoquant des militaires face à un exercice de mémoire. Il s'agit pour eux d'instrumentaliser un langage pour transmettre une idéologie et livrer un devoir de mémoire», relève Rolf. La guerre est finie, mais chaque acteur la raconte à sa façon. «Nous n'avons jamais eu de sympathie pour la guerre, mais ce que le spectacle réveille, c'est cette grande contradiction que beaucoup de Colombiens ont vécu», renchérit Heidi.

Comment vivre la paix aujourd'hui? «Lire le pays n'est pas compliqué mais complexe, a-t-on dit de la Colombie. Aujourd'hui, le grand défi de la société colombienne, c'est d'imaginer une vie sans ennemi. Ce qui était voilé par la guerre refait surface, la corruption du Congrès notamment. Les massacres et les grands kidnapping sont terminés, le pays est devenu touristique. Parce qu'elle a été fermée et isolée, la Colombie est un lieu paradisiaque pour les touristes qui découvrent une nature auparavant inaccessible.»

Une Colombie ouverte

Il faut aussi réintégrer 70 000 guérilleros dans la société civile, sans compter l'intégration de 2 millions de déplacés vénézuéliens, le Venezuela ayant accueilli beaucoup de Colombiens dans les années 1960-70. Un long processus, estiment-ils.

«Dans une Amérique latine où la gauche et des laboratoires du socialisme étaient en place - comme au Pérou, en Equateur, en Bolivie -, l'Argentine est en train de virer à droite, le Brésil à l'extrême droite, la censure revient. Dans ce scénario, la situation de la Colombie s'inverse: on est presque les plus ouverts, constate Rolf. Nous sommes nés dans la génération de la guerre. Pour nous, c'est un vrai bouleversement. J'avais imaginé mourir dans un pays qui serait en guerre.» **CDT**

La Despedida, du 18 au 21 octobre, Vidy-Lausanne, www.vidy.ch; débat me 18, 20h30, à l'issue de la représentation, avec Heidi & Rolf Abderhalden (Mapa Teatro), Odile Cuénoud (UNIL) et Manon Schick (Amnesty International) «Colombie: aujourd'hui la paix, demain quelle réconciliation?»; 27 et 28 octobre, Festival Sens Interdits, Lyon.

Emancipation féminine en Colombie

A Lyon, au Festival Sens Interdits, Eric Massé donne la parole à quatre Colombiennes en prise avec l'actualité de leur pays dans *Mujer Vertical*. Coup de fil.

L'une a été enrôlée à 4 ans chez les FARC, l'autre à 12 ans chez les paramilitaires. La troisième est une leader afro-colombienne, et la quatrième, Alejandra Borrero, fait figure d'icône en Colombie, féministe et défenseuse des droits LGBTI, tout autant que star de telenovelas. «Ces femmes ont vécu des histoires bouleversantes, qu'elles racontent sous forme de témoignages sur le plateau. Elles sortent d'une guerre, ont subi des traumatismes, dont certaines des tortures. Lorsqu'elle est capturée à 15 ans, l'ex-FARC apprend que la Terre est ronde», raconte Eric Massé, qui les a réunies à ses côtés dans *Mujer Vertical*.

Détourner la figure de Lucy

Dans son solo *Femme verticale*, précédente création, le comédien et metteur en scène s'était déjà attelé à l'émancipation féminine en France, au cours des quarante dernières années, de Simone Veil en 1974 avec la loi sur l'IVG, à Virginie Despentes qui défend la légitimité du «mariage pour tous».

Le titre même de ses pièces renvoie au récit d'Andrée Chedid, *Lucy, la femme verticale*, dont on retrouvera des extraits sur scène dans *Mujer Vertical*. Pourquoi le graphisme de l'évolution de l'humanité fait-il voir un corps d'homme et non de femme si Lucy est «la mère du monde», questionne-t-il. D'où l'idée de détourner cette image machiste et de se la réapproprier sur scène. «A chaque fois qu'une femme tombe, même avec des talons hauts, elle se redresse.»

La volonté de reconstruire ensemble fonde sa démarche, après ses rencontres avec des femmes «doublement victimes» en Colombie, celles qui sont ou vont être démobilisées, et celles de la société civile, dans un pays profondément catholique, où l'avortement n'est ni libre ni gratuit. *Mujer Vertical* livrera entre autres des extraits du discours de Simone Veil ou de Virginie Despentes, traduits par Florence Thomas, «égérie du féminisme en Colombie», à deux voix, française et espagnole, toutes deux surtitrées.

Le théâtre «très documenté mais pas documentaire» d'Eric Massé prend toutefois de la distance avec les thématiques poignantes abordées. Après deux séjours en Colombie, il a emmené son équipe technique sur place «capter des images et sons, comme ceux de la jungle». De quoi proposer aussi des traitements métaphoriques de la violence.

Des menaces de mort

Quelle réaction en Colombie, où la pièce a été créée en mai dernier? «Elle a été très polarisée. Ça a fait du bruit. La communauté LGBTI a bien reçu le projet. Mais c'est encore un peu tôt d'amener ces femmes sur le plateau. Certaines d'entre elles ont d'ailleurs reçu des menaces de mort entre la première et la deuxième semaine de représentation à Bogotà. Les interprètes prennent des risques.»

Toutes avaient déjà joué dans *Victus*, spectacle d'Alejandra Borrero réunissant une vingtaine d'ex-combattants et de victimes quittant la jungle et les campagnes pour gagner l'anonymat des grandes villes (adoptant parfois une nouvelle identité). Pour venir se produire à Lyon dans le cadre du Festival Sens Interdits, elles sortent pour la première fois des frontières de leur pays. L'événement fait entendre une parole libre et libérée issue de 17 pays, de la Serbie à l'Irak en passant par le focus sur la Colombie. Un «coup de projecteur» essentiel. **CDT**

Ve 20 et sa 21 octobre, rencontre le 20 autour de l'émancipation féminine, 5e Festival Sens Interdits (19-29 octobre), Lyon, www.sensinterdits.org

Cécile Dalla Torre